Culture & Société

Festival

CYRIL VESSIER/DR/ANDREW CATLIN/DENIS ROUVRE/DR

Chassol

Vendredi 3 octobre (20 h)
L'ancien clavier de Phoenix et de Sébastien Tellier ne saurait se contenter des sonorités de ses touches. Comme il le revendique dans *Indiamore*, CD/DVD sorti l'an dernier, Chassol fait dialoguer musique et images, réglant sa frénésie pop-rock teintée jazz sur des films captés en Inde, à Bénarès et à Calcutta. Une expérience totale et voyageuse par un pianiste à la double vue.

Bollywood Masala

Vendredi 3 octobre (00 h)
Mené par le Gitan indien Rahis Bharti, joueur de tablas qui a mis ses percussions au service de l'internationale tsigane (Esma Redzepova, Manitas de Plata, Romano Drom…), le Bollywood Masala propose un spectacle total avec danseuses, cracheurs de feu, acrobates et, évidemment, une importante phalange de musiciens pour déployer les fastes du Rajasthan et de Bombay.

Susheela Raman

Vendredi 3 octobre (22 h)
Originaire d'Inde du Sud, la chanteuse Susheela Raman grandit en Australie, où elle garde le lien avec la musique carnatique, se passionne pour la soul et le rock. En 2001, *Salt Rain*, mélange pop épicé indien, lui vaut un beau succès. Depuis, entre reprises de Hendrix et chants tamouls, elle a agrandi sa palette jusqu'au qawwali pakistanais de *Queen Between* (2014).

Ibrahim Maalouf

Samedi 4 octobre (22 h)
Sa trompette arabe, héritage paternel, fait des merveilles dans la pop. Les albums d'Ibrahim Maalouf séduisent – le dernier, *Illusions*, vient encore de s'attirer une Victoire de la musique. Il brille aussi par ses collaborations avec Sting, Lhasa, Grand Corps Malade… Un paradoxe pour ce musicien d'origine libanaise qui n'aime pas son instrument et se destine à la composition!

Mashrou' Leila

Samedi 4 octobre (23 h 55)
Rock et Orient ne sont pas inconciliables, comme le prouve Mashrou' Leila, groupe de Beyrouth déjà vu au Paléo qui parachève la soirée libanaise du 1066 Festival. A la croisée des litanies arabisantes, d'un violon mélancolique, de l'énergie du rock et de paroles satiriques (à se faire traduire), le quintet s'est encore fortifié avec *Raasük*, album sorti en 2013.

«La musique, c'est ma guerre à moi»

La Libanaise Yasmine Hamdan, aperçue dans le dernier film de Jim Jarmusch, chante au Festival 1066 d'Epalinges. La musicienne, devenue icône de mode parisienne, n'a rien perdu de ses convictions d'enfant de la guerre

Orient
Avec Yasmine Hamdan, le monde arabe peut se rêver une modernité et une féminité à fleur peau.
SHERVIN LAINEZ

Boris Senff

A la voir se pavaner sur les couvertures des magazines *Next* ou *Grazia*, Yasmine Hamdan, artiste libanaise programmée au 1066 Festival d'Epalinges, pourrait laisser penser que sa condition de chanteuse n'est qu'un vernis pour briller en icône de mode et héroïne people orientale. Si la Parisienne d'adoption ne récuse pas la promotion induite par cette exposition, elle revendique aussi son droit aux plaisirs élémentaires de la femme. «J'adore m'habiller, changer de tête. C'est une satisfaction, parfois narcissique, de pouvoir sortir de soi-même.» Le vernis de la futilité se crapuelle pourtant très vite avec l'auteur de *Ya Nass*, premier album solo d'une chanteuse qui raccorde le monde arabe à sa modernité avec un art délicat.

Contactée à la veille de son départ pour une tournée au Japon, Yasmine Hamdan assure s'être retirée dans la solitude pour laisser décanter la récente frénésie du succès, et semble, à 38 ans, plus à l'aise avec une gravité assumée. «Je suis de la génération d'après-guerre. J'étais prête à tout», lâche-t-elle en référence à son retour à Beyrouth dans les années 90, après une enfance voyageuse. «Il n'y avait absolument rien, c'était le début de tout.» Elle se lance en musique comme sur une terre vierge – «une question de survie» –, avec un «sentiment de renouveau et d'espoir, malgré la mélancolie et les blessures que l'on voyait physiquement sur les gens et dans la ville».

> «Je suis souvent perturbée, aliénée et révoltée par l'image médiatisée du monde arabe»
> **Yasmine Hamdan,** chanteuse libanaise

«La musique, c'est ma guerre»

Armée de sa seule «motivation pour rêver, provoquer des choses et trouver des réponses», elle crée le duo Soapkills, pionnier electro au Moyen-Orient, «prête à faire un sacrifice, à défoncer des murs». «Sur le champ de bataille, la musique c'est un peu ma guerre à moi.» L'électronique de ses débuts «grisants», «organiques», tient pourtant plus à des nécessités pratiques qu'à un choix esthétique. «Si nous utilisions une Groovebox, c'est surtout parce que nous ne trouvions pas de bassiste ni de batteur, il y avait peut-être quatre ou cinq musiciens sur place.»

Amorce d'une scène musicale underground, le duo trouve rapidement un public, mais aussi des résistances. «Déjà, j'étais une femme très libre, pas du tout consciente des conventions: cela pouvait susciter une identification, mais aussi de la subversion, des tensions, se souvient la femme du cinéaste palestinien Elia Suleiman. Cela n'a pas toujours été facile pour moi.» Des concerts en Syrie, en Jordanie, lui rappellent pourtant des «aventures très drôles». Mais Yasmine Hamdan réfute aussi l'image réductrice que l'Europe colle sur l'Orient. «Le monde arabe n'est pas unifié, il est pluriel. On y trouve aussi des femmes très fortes, assumées, qui font avancer les choses dans ce système patriarcal. Je suis souvent perturbée, aliénée et révoltée par l'image médiatisée du monde arabe. Car c'est comme un piège ensuite. L'image projetée se réalise, nous perdons notre destin au détriment de celui que l'on nous plaque.»

De son côté, la chanteuse s'est engagée par le choix de sa langue. «Intellectuellement, politiquement et en suivant mon corps, j'ai décidé de chanter en arabe, de prendre cette place.» Celle qui a collaboré avec Mirwais – l'album *Arabology* et son clip *Get It Right*, où elle resplendit en cuir noir de motarde – ne voit pas d'incompatibilité entre sa tradition, adulée, et la modernité, décomplexée. «Je collectionne les vieilles musiques arabes, qui sont très sophistiquées. Dans Soapkills, je chantais une chanson que ma grand-mère fredonnait. Plus tard, j'ai trouvé qu'elle date de 1930-1940.» Durer… Dans *Only Lovers Left Alive*, Jim Jarmusch lui a donné le rôle d'une chanteuse à Tanger; le vampire Adam lui souhaite de ne jamais connaître la célébrité. «La reconnaissance permet de travailler, mais il est dur d'être célèbre en gardant sa liberté et son intégrité.» *Mektoub?*

1066 Festival, Epalinges, Grande salle
Ve 3 et sa 4 oct. (portes 18 h, concerts 20 h)
Yasmine Hamdan: sa 4 oct. (20 h)
www.1066festival.ch

En tournée mondiale, Félix Vallotton a séduit près d'un million de visiteurs

Beaux-arts

De Paris à Tokyo en passant par Amsterdam, le plus Parisien des artistes vaudois s'est offert une reconnaissance posthume. Il la doit à sa modernité mais aussi à l'activisme de la Fondation Félix Vallotton, à Lausanne

Le feu allait-il briser la glace? Son sens de l'ambiguïté, son génie du coup de théâtre, ses atmosphères polaires – si calvinistes pour ses contemporains – allaient-ils passionner ou déconcerter? Personne n'osait vraiment parier sur un succès à l'heure où s'ouvrait, il y a pile une année, la grande rétrospective Félix Vallotton au Grand Palais à Paris. Quatre mois et 307 793 visiteurs plus tard, le doute était levé, Vallotton signait un retour gagnant tout en préservant son mystère. «Il s'adresse à un public d'intellectuels, il faut qu'il conserve cette aura qui ajoute à l'inaccessibilité de son travail», applaudissait alors Guy Cogeval, président du Musée d'Orsay et co-commissaire de l'exposition avec la Fondation Vallotton.

Depuis? Le «Vallotton Tour» a frôlé le million de visiteurs. Un succès glané à Amsterdam en s'appuyant sur les 515 751 entrées du Musée Van Gogh et à Tokyo (105 734 visiteurs), où il s'est achevé le 24 septembre. «Séduits par son mystère et son cynisme, les Japonais se sont laissé étonner par ses œuvres mythologiques et par l'originalité de ses nus, résume Naoko Sugiyama, conservateur au Mitsubishi Ichigokan Museum de Tokyo. Nous avons eu cette précieuse opportunité de découvrir un artiste singulier, un artiste jamais exposé au Japon auparavant.»

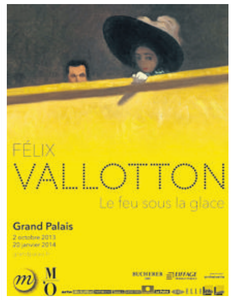
L'écho de ce joli succès public a été entendu par les scientifiques comme par le marché. Et même si le record tient depuis 2000 à 2,9 millions de francs, Christie's Zurich adjugeait lundi une huile à 840 000 francs. Début juin, Sotheby's en vendait une autre à 761 000 francs, juste avant les 3 millions obtenus par Galartis Lausanne pour un ensemble de trois paysages. Les pièces du puzzle d'une nouvelle reconnaissance internationale se mettent en place et, s'il manque toujours l'américaine, la signature de Vallotton, devenue emblématique et incontournable, n'est plus zappée. Ni par les expositions thématiques ni par les critiques. Quand Saint-Paul-de-Vence se trace un itinéraire de «terre de création» pour les Journées du patrimoine, Vallotton y figure en «précurseur». Et lorsque le *Japan Times* retrace la balade en Normandie du Sompo Japan Nipponkoa Museum of Art, son nom suit ceux de Monet, de Dufy et de Courbet.

Autant de preuves pour une nouvelle donne: le Vaudois de Paris, le «Nabi étranger», s'est trouvé une terre d'influence, celle d'un art cinglant susceptible de mettre des images sur des mots, celle d'un art qui frappe. En faisant le choix d'une singulière complexité, l'artiste savait le chemin difficile et long et craignait d'être une «gloire posthume». Il l'est grâce à sa farouche liberté d'expression qui a su traverser le temps. Il l'est grâce aussi aux titanesques recherches menées par Marina Ducrey. Sans le catalogue raisonné paru en 2005 (trois volumes, 1332 pages, 2300 illustrations) dont elle est l'auteure avec la collaboration de Katia Poletti, les portes du Grand Palais ne se seraient peut-être jamais rouvertes. La conservatrice honoraire de la Fondation Vallotton l'admet sous couvert d'une boutade: «Je le vois devant le Bon Dieu affirmer: «Je suis arrivé.» Mais c'est juste, on peut le dire, il est arrivé.»

> «Je le vois devant le Bon Dieu dire: «Je suis arrivé.» Mais c'est juste, on peut le dire, il est arrivé»
> **Marina Ducrey,** auteure du catalogue raisonné de Félix Vallotton

Si sa veuve s'est démenée pour lui assurer une reconnaissance, la mèche a véritablement été allumée un jour de 1981 alors que la Galerie Vallotton à Lausanne cherchait de l'aide pour établir la liste de ses tableaux. Le hasard leur a envoyé Marina Ducrey: «J'avais eu le coup de foudre lors d'une expo à Paris deux ans auparavant, les gardiens avaient presque dû me prendre par la peau du cou pour me faire sortir… Alors j'ai dit, pourquoi pas moi?» Très vite, Marina Ducrey s'aperçoit qu'il faut élever les exigences, viser tous les cercles, de l'institution au marché. Mais cette croisade, elle la mènera seule jusqu'à l'arrivée de Katia Poletti en 1999. Il fallait retrouver, photographier et cataloguer. Elle retrouvera, photographiera, cataloguera 1704 œuvres dans une somme scientifique pesant plus de 10 kilos. «Certains propriétaires refusaient de me montrer leur Vallotton, le trouvant «affreux», se souvient Marina Ducrey. En revanche, d'autres l'exhibaient comme un trésor. C'était passionnant sur le plan des relations humaines, mais jamais je n'aurais imaginé que l'entreprise me prendrait plus de trente ans.»

Le passage de témoin a eu lieu. Après l'analyse de ses critiques d'art en 2012, Katia Poletti se lance dans une nouvelle opération d'envergure: cerner le Vallotton dessinateur de presse, dont la production dit beaucoup sur l'homme, l'artiste et son temps. «On le connaît, mais on le connaît mal, souligne-t-elle. Le catalogue raisonné de cette production tout aussi foisonnante devrait être en ligne d'ici cinq ans, à l'heure pour l'ouverture du nouveau Musée cantonal des beaux-arts, le propriétaire le plus important de Vallotton et futur siège de la Fondation.»
Florence Millioud Henriques



307 793 visiteurs au Grand Palais à Paris (octobre 2014-janvier 2015).

515 751 entrées au Musée Van Gogh Amsterdam (février-juin 2014).

105 734 visiteurs au Mitsubishi Ichigokan Tokyo (juin-septembre).

Le LUFF se la joue féministe et électronique

Cinéma

Le Lausanne Underground Film Festival (LUFF) revient aux sources de la musique synthétique et met les femmes à l'honneur

Le LUFF ne change pas de recette. Côté musique, il y aura bien du rock. Du punk, du sale, du percutant, souvent doublé de performances artistiques expérimentales. Côté pellicule, près de 100 films navigueront, du 15 au 19 octobre, au cœur du cinéma alternatif d'ici et d'ailleurs. Toujours en mode trash, hard ou simplement déjanté avec, entre autres, du porno gay, plusieurs rétrospectives et de nombreuses pépites sorties des cinémathèques. Quand ce n'est pas directement des tiroirs personnels des artistes: c'est justement en première mondiale que le Français Jean-Denis Bonan montrera *La femme bourreau*, un polar provocateur tourné en… 1968.

Du côté du Casino de Montbenon et des autres lieux investis durant quatre jours par le festival, il y aura donc du bruit et de l'expérimental. Mais pas seulement! La 13e édition du Lausanne Underground Film Festival s'annonce également politique, avec la venue d'artistes sonores engagés autour du thème de la colonisation. Cette édition sera surtout féministe, grâce à une large visibilité donnée à diverses réalisatrices. Du regard incisif de la Valaisanne Tamara De Wehr à la technique artisanale de la New-Yorkaise Martha Colburn, en passant par la reine de l'underground Beth B ou par la très prometteuse Leah Meyerhoff, qui assure l'ouverture avec son film *I Believe In Unicorns*.

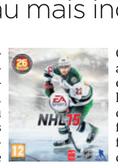
Morton Subotnick, pionnier de la musique électronique, participe au LUFF

Le festival sera aussi très électronique. Il jalonnera cinquante ans de recherche sonore avec, entre autres, le documentaire *I Dream Of Wires* (sur l'histoire des synthétiseurs), la rencontre musicale entre les figures de l'electro Keith Fullerton Whitman et Mark Fell ainsi qu'avec la performance historique de Gordon Monahan, réalisée la première fois en 1982. Sans oublier la venue du vénérable Morton Subotnick (82 ans), pionnier de la création analogique puis du multimédia. **G.CO.**

Lausanne, divers lieux
Du me 15 au di 19 octobre
Préloc: www.petzi.ch
www.luff.ch

Testé pour vous

Un jeu beau mais incomplet



Pour sa première apparition sur les consoles nouvelle génération (PlayStation 4 et Xbox One), *NHL 15* était attendu au tournant. Electronic Arts propose un jeu graphiquement léché, avec une maniabilité améliorée et une immersion grandissante bénéficiant de l'emballage visuel de la chaîne NBC. Normal pour des machines bien plus puissantes que la PS3 et la Xbox 360. Mais, sur les 19 modes jouables sur PS3, seuls 7 sont disponibles sur PS4. Un peu comme si un restaurant retirait le plat du jour de sa carte. On oublie donc la saison avec un club suisse, par exemple. Les développeurs ont annoncé deux patchs gratuits dès fin septembre, avec des fonctionnalités omises dans la version vendue. Mieux, mais on s'attendait à un produit complet d'entrée de la part d'un des leaders de la branche.
Jean-Frédéric Debétaz

NHL 15
Electronic Arts
Sur PS4, Xbox One, PS3 et Xbox 360

Le design, l'art et l'artisanat flirtent sans frontières ni tabous

Exposition

En marge des Design Days, la maison Moyard vernit demain à Morges sa troisième Biennale, «2 jours, 1 nuit»

A l'origine, il y a la matière… Un tissu ou une planche de bois. Les mystères du cuivre ou les reflets d'un miroir. On dirait une formule? Une philosophie? C'est une exposition éphémère courant sur «2 jours, 1 nuit», mais doublée d'un propos pérenne. Une graine de réflexion plantée par une vingtaine d'artistes, d'artisans et de designers dans les ateliers Moyard samedi et dimanche, dans le cadre des Design Days, une envie de piquer et de faire voler en éclats les hiérarchies et les frontières entre les disciplines pour ramener le design à ses fondamentaux.

FLORIAN CELLA

Mathieu Winkler a invité une vingtaine d'artistes, d'artisans et de designers dans les ateliers de la maison Moyard à Morges.

«Parti à la conquête du prestige et d'une clientèle chinoise et moyen-orientale, le design s'est un peu perdu en chemin. Or il doit être beau et fonctionnel», assure Mathieu Winkler, administrateur de la maison morgienne et curateur de la Biennale. Pour appuyer son discours, il a plongé 2000 m² dans une semi-pénombre et tracé un parcours qui rencontre la beauté du geste et l'esthétique de l'idée dans une même envie de communion. «Pour moi, plaide-t-il, l'art et l'artisanat sont au même niveau, il ne s'agit ni de valoriser l'un ni de dévaloriser l'autre, mais de rappeler que tous deux en appellent à l'émotion.»

Portée par ce désir d'ouverture, l'exposition exhale la liberté tout en étant rattachée par son décor à la tradition. Une table née des cultissimes planches de Venise côtoie un classieux jeu de croquet d'Adrien Rovero, les bâches d'Olivier Saudan entrent en écho avec leur écrin: la salle de gyclage. Et si le savoir-faire et le savoir-susciter ne faisaient plus qu'un? **F.M.H.**

Morges, Ateliers Moyard
Sa-di (11 h-18 h)
Rens.: 021 811 54 00
www.moyard.ch

En deux mots

Dix romanciers en lice

Littérature L'Académie française a livré hier sa première sélection pour le Grand Prix du roman. Parmi les dix auteurs retenus, quatre font leur première entrée dans la course aux grands prix d'automne: Eliette Abecassis, Minh Tran Huy, Sylvain Prudhomme et Anne Serre. Le prix sera décerné le 30 octobre. **C.R.**

Verhoeven tourne à Paris

Cinéma Paul Verhoeven (Robocop, Total Recall, Basic Instinct) tournera son premier film à Paris en janvier, avec au générique Isabelle Huppert. Intitulé Elle, le long-métrage est l'adaptation du roman Oh… de Philippe Djian, récit percutant qui voit l'héroïne s'enfoncer dans une spirale de mort et de sexe après un viol. **C.R.**